

L'Imaginaire des Pays-Bas au XIX^e siècle. Regards croisés français et allemands

La popularité du voyage et du récit de voyage depuis le XVII^e siècle et notamment tout au long du XIX^e siècle est bien connue et a fait l'objet de nombreuses publications. Cela commence par les voyages philosophiques ou les « grands tours », initialement des voyages éducatifs à travers l'Europe pour jeunes Anglais fortunés, ayant pour but d'acquérir des connaissances et de former l'esprit. Le voyage romantique prend la suite de cette tradition ; il se construit donc sur un fonds commun de connaissances et les traditions qui ont eu le temps de s'installer dans l'imaginaire collectif et qui renferment une promesse de dépaysement et d'exotisme.

Les destinations les plus connues aujourd'hui pour avoir suscité un véritable engouement au début du XIX^e siècle sont l'Italie et l'Orient. C'est tantôt le classicisme, tantôt l'intérêt pour l'antiquité, qui font de ces civilisations de véritables modèles. Les voyageurs en reviennent souvent très marqués. Il y a toutefois une troisième destination très prisée des touristes, qu'ils soient français, allemands ou encore anglais, et même italiens, portugais... , ce sont les actuels Pays-Bas, que l'on désigne communément à l'époque, et encore aujourd'hui, sous le nom de Hollande. La Hollande, ce sont en fait les deux provinces occidentales des Pays-Bas. Elles forment depuis toujours le centre politique et économique du pays, et c'est essentiellement là que se rendent les voyageurs.

Cet article traitera dans un premier temps de l'intérêt que trouvent les romantiques français et allemands à la Hollande, et des grandes catégories de sources qui leur fournissent leurs connaissances, avant de passer en revue un certain nombre d'images caractéristiques qui nous montrent les nuances qui distinguent le regard allemand et celui des Français, tout en établissant leur proche parenté qui tendrait à corroborer l'existence d'un imaginaire romantique des Pays-Bas à l'échelle européenne. Cette énumération d'images qui peut paraître un peu décousue se concentre sur le village de Broek, sorte de foyer qui

nous permettra de conclure sur la charge sous-jacente de ces images privilégiées des touristes. Naturellement, les grandes lignes que nous dégageons ici ne sont que des tendances générales. Pour chaque élément, il peut se trouver des auteurs pour défendre le point de vue opposé, mais comme on a coutume de le dire, c'est l'exception qui confirme la règle.

La popularité de cette destination touristique que sont les Pays-Bas se laisse facilement mesurer à l'aune du nombre de publications qui lui sont consacrées. À titre d'illustration, dans le domaine français, qui nous est plus familier que la production allemande, et pour le XIX^e siècle, figurent dans le catalogue des imprimés de la BNF plus d'une dizaine de guides touristiques consacrés à la Hollande, dont le guide Richard qui en est déjà à sa 24^e édition en 1853. Sur le plan littéraire, nous avons pu relever pour le seul XIX^e siècle, une cinquantaine de récits de voyage français consacrés pour tout ou partie aux Pays-Bas. La thèse de Margarete Van Ackeren, qui a été une de nos sources les plus précieuses pour l'imaginaire allemand, *Das Niederlandebild im Strudel der deutschen romantischen Literatur*, montre qu'il n'en est pas autrement dans le domaine allemand. Mme Van Ackeren a préféré se fonder sur les œuvres de fiction, tous genres confondus, plutôt que sur les récits de voyage, mais aboutit à un corpus de taille à peu près équivalente.

L'intérêt – un intérêt international – pour les Pays-Bas est donc établi. Quel est l'attrait de ce pays qui n'est ni un berceau de la civilisation, ni le comble de l'exotisme pittoresque à l'orientale ? Il semblerait que cette nation géographiquement très accessible aussi bien pour les Français que pour les Allemands, jouisse avant tout d'une réputation de dépaysement temporel, c'est-à-dire que les voyageurs y ont l'impression d'être hors du temps. La Hollande apparaît comme un anachronisme, ce qui peut paraître étrange pour un pays qui a été un carrefour commercial depuis la fin du moyen âge. C'est pourtant bien l'idée qu'évoque le célèbre mot attribué à Heine, qui dit qu'en Hollande, tout arrive avec cinquante ans de retard, ou encore l'auteur anonyme de *Bemerkungen auf einer Reise durch die Niederlande nach Paris im elften Jahre der grossen Republik* (derrière qui se cache C.H. von Sierstorpf), qui reconnaît sans peine à Rotterdam « die alte Race der hiesigen Sumpfbewohner ».¹

Ces regards anachroniques sont dus à deux facteurs, principalement. Pour commencer par celui qui entre en jeu le dernier, au cours du XIX^e siècle, citons le fait qu'aux Pays-Bas, la révolution industrielle est très tardive. En effet, si

celle-ci commence en France vers 1815 et en Allemagne vers le milieu du siècle, les Pays-Bas ne connaîtront un début d'industrialisation que vers 1890 et l'industrie du pays restera largement dominée par l'agriculture jusqu'après 1918. Dans une certaine mesure, il est donc vrai au XIX^e siècle, que voyageurs allemands et français y trouvent encore vivante une époque pré-industrielle qui dans leur propre pays appartient au passé. C'est au début du siècle suivant que cet aspect prendra toute son importance, le culte du progrès faisant progressivement place à une peur du machinisme dévorant et à une interrogation sur la place de l'homme dans la nouvelle société. À l'époque qui nous intéresse, ces évolutions sont encore généralement perçues comme positives. Nous en voulons pour exemple cette description extraite de *La Néerlande et la vie hollandaise* d'Alphonse Esquiros d'une pompe d'assèchement, baptisée le Leeghwater :

Le Leegh Water ne fonctionne pas ; il travaille, il vit, tant une économie intelligente préside à tous ses mouvements. Onze pompes, – vastes et puissants suçoirs, fixés au flanc de la tour, – lui donnent l'air d'un polype gigantesque, occupé à boire les eaux du lac.²

Alois Messmer quant à lui se moque du retard hollandais en matière de progrès. Il écrit :

Das bedächtige Holland hatte sich auch mit den Eisenbahnen lange bedacht, und griff erst an, als die benachbarten Länder, besonders Belgien, es allerseits zu überflügeln drohten.³

L'autre facteur important qui a contribué à cette vision anachronique des Pays-Bas est ce que j'ai baptisé la « préperception ». On pourrait parler aussi de « préconception ». En effet, les voyageurs et les écrivains, avant de se rendre aux Pays-Bas, se sont déjà fait une idée du pays, et certains d'ailleurs n'y iront pas du tout. Cette image antérieure à l'observation proprement dite est le produit de sources diverses.

Pour partie, elle a été générée par la lecture d'ouvrages touristiques, auxquels on peut assimiler dans ce cas précis la plupart des récits de voyage. Les uns comme les autres ont souvent le défaut de se répéter entre eux et de s'appuyer sur des textes beaucoup plus anciens. Les mises à jour sont minimales, pour des

raisons économiques. On copie, on plagie, on cite, on traduit. Dans le domaine français par exemple, deux sources importantes encore au XIX^e siècle sont la *Description de tous les Pays-Bas* de Guicciardini, éditée et rééditée de 1567 à 1647, ainsi que *Les Délices des Païs-Bas* de Parival de 1651, réédité jusqu'en 1750.

Les auteurs français s'appuient manifestement beaucoup sur les guides et sur les récits de voyage de leurs prédécesseurs. Ils citent des noms et des titres à profusion. Les Allemands sont beaucoup plus discrets sur ce point. L'on peut cependant relever des allusions à l'existence d'une importante littérature qui existe dans ce domaine, et qui comprend aussi des auteurs français, comme on le voit dans les *Kunst- und Natur-skizzen aus Nord und Süd-Europa* de Karl Woermann, qui cite les critiques d'art Bürger-Thoré et Théophile Gautier, et dont les opinions artistiques sont clairement influencées par ses lectures françaises. Inversement, les Français citent régulièrement des études historiques allemandes comme la *Geschichte des Abfalls der vereinigten Niederlande* de Schiller.

Ceci nous amène à parler de la deuxième catégorie de sources. Les sources historiques brossent par définition le portrait d'une époque révolue. Ce sont avant tout des manuels d'histoire, mais aussi quelques romans historiques, ceux d'Alexandre Dumas par exemple. Les épisodes historiques marquants retenus par les étrangers sont déterminants notamment pour leur perception du caractère national hollandais. D'une part, il y a la lutte contre les eaux, pluriséculaire, voire éternelle. Elle est jalonnée de grandes inondations supportées avec héroïsme, mais aussi d'exploits herculéens du génie humain, comme l'assèchement des polders dès le XVII^e siècle ou la construction des grandes écluses de Katwijk en 1808 – avec du bois allemand, précise J.G. Kohl. Cette lutte a formé le caractère persévérant, courageux, travailleur du peuple.

D'autre part, on retient de l'histoire la révolte des Provinces-Unies contre la domination espagnole qui aboutira à l'indépendance et à la création d'une république qui devient une véritable terre d'accueil pour les réfugiés et les proscrits de toute sorte. On se souvient également des grands hommes de cette république qui furent sacrifiés à l'instauration d'un stadhoudérat héréditaire, tels Van Oldenbarneveldt ou les frères De Witt. Le Néerlandais doit à cette période sa soif de liberté, sa fierté, mais aussi sa tolérance.

Cette face active du caractère des Néerlandais qui consiste à se montrer patriotes, prompts à travailler et à agir dans la lutte pour la liberté et l'indé-

pendance comme dans la conquête de la terre sur la mer, est consensuelle et appréciée des Allemands comme des Français. Aux yeux des Allemands toutefois, le Néerlandais se caractérise aussi par son âpreté au gain, par son économie, voire par son avarice. Les touristes allemands manifestent bien plus que les Français comment ils se sentent les victimes de la cupidité de cette nation de commerçants dont la grande puissance économique connut son apogée au Siècle d'or. L'attachement à la liberté et la lutte pour défendre sa terre contre la mer sont toujours restés aussi dignes d'admiration ; en revanche, note Margarete van Ackeren, depuis la récession économique qui s'est accompagnée d'un déclin dans les arts et les sciences, les Pays-Bas ont perdu de leur lustre dans ce domaine aux yeux des Allemands, et le génie commerçant est désormais décrit comme étant un mélange d'avarice et de cupidité. C'est ce qu'ils définissent communément comme le *Philistertum*. L'appellation de *Philister* pour caractériser les Hollandais est en effet très répandue dans les récits de voyage allemands.

De loin la source la plus importante à déterminer la préperception de nos Français et de nos Allemands, c'est la peinture. L'école hollandaise du Siècle d'or jouit d'une solide réputation. Ses principaux tableaux sont connus de tous à travers les nombreuses reproductions, essentiellement sous forme de gravures, qui en circulent. On trouve des toiles de maîtres hollandais dans tous les grands musées et chez les collectionneurs. Or, la Hollande que cette peinture représente, c'est la Hollande du Siècle d'or. Même en admettant que le pays ait peu changé, on ne peut pas parler là d'une image d'actualité. Rappelons que Rembrandt est mort en 1669 et que le Siècle d'or commence à entrer en déclin en 1772. Pourtant, quand on lit les descriptions des voyageurs, des Français surtout, les Rembrandt, Ruisdael, Van de Velde etc. sont partout, et les auteurs ont sans cesse recours à des procédés tels que l'*ekphrasis* et l'*hypotypose* pour rendre l'impression que produisent paysages et population. À titre d'exemple, cette citation de Théophile Gautier dans *Caprices et Zigzags* :

Les villages ont un air de propreté et de richesse ; les maisons prennent des tournures de Van de Velde et de Van der Heyden ; les toits sont pointus et denticulés en escaliers. [...] De chaque côté de la route, vous découvrirez à perte de vue des prairies coupées de fossés, semées de bouquets d'arbres, où errent, à moitié noyées dans l'herbe, quelques-unes de ces belles vaches qui ont fait la gloire de Paul Potter.⁴

La tendance générale à laquelle se laissent aller les voyageurs, c'est bien, au lieu de rechercher la nature dans les tableaux des maîtres, de chercher leurs tableaux dans la nature.

Omniprésente donc chez les Français, pour qui il est inconcevable de ne pas parler des maîtres hollandais dans leurs récits et de ne pas visiter les principales collections à Amsterdam et La Haye, l'école hollandaise ne paraît pas avoir été l'objet d'un même attachement de la part des Allemands. Certes, il la connaissent bien, mais plus encore que les Français, ils privilégient l'école italienne, classique et idéalisante. Le plus grand peintre hollandais, pour eux, c'est Rubens... qui est un peintre flamand. Pour J.G. Kohl, c'est tout simplement le pays, protestant, niveleur et – injure suprême – prosaïque qui ne se prête pas à la peinture : d'ailleurs, comment tirer une scène pittoresque pour un tableau historique d'un combat marin ?

Wie unmalerisch und unpoetisch sind schon die im Wasser ertrinkenden Verwundeten im Vergleich mit denen, die auf dem Rasen ihr Leben aushauchen!⁵

Plus nuancés, les autres auteurs allemands s'accordent pourtant généralement pour dire que le Hollandais est « die personifizierte Prosa in allen seinen Verrichtungen »⁶ et que sa peinture manque d'idéal. Même le clair-obscur de Rembrandt, dont les Français louent la magie et la puissance mystérieuse, est considéré chez Messmer comme l'expression du « düstere Gluth calvinischen Ingrimms », voire « etwas unaussprechlich Drückendes und Abstossendes ».⁷ Ce mystère, que l'on trouve chez Rembrandt mais aussi chez Ruisdael est au contraire très apprécié des Français, surtout pour la transgression de la frontière entre réel et imaginaire qu'il propose. Les personnages de la *Ronde de nuit* en particulier sont souvent décrits comme sortant de la toile, impression qu'on retrouve d'ailleurs aussi chez Johanna Schopenhauer. Les Allemands semblent somme toute préférer les scènes joyeuses, prosaïques d'un Ostade, d'un Téniers ou d'un Steen, ce dernier étant considéré par Heine comme l'égal de Raphael pour avoir été le peintre de la religion de la joie terrestre.

Le regard imprégné de tableaux du Siècle d'or transforme et poétise la réalité. C'est ce que montre l'exemple emblématique du moulin. Pour les Français, chaque moulin est comme l'incarnation d'un tableau connu ou l'évocation de la maison de naissance de Rembrandt, fils de meunier. Ils sont ravis de les découvrir en vrai, comme Maxime Du Camp qui s'exclame :

C'est le moulin des peintres, le moulin du vieux Van Rijn, le moulin de Cuyper et de Van der Neer, le moulin hollandais : en un mot, le moulin !⁸

Cet engouement pour les moulins des scènes de genre est loin d'être partagé par les Allemands. Droysen voit près d'Amsterdam « eine ungeheure Menge von Windmühlen ».⁹ Chez Messmer, les moulins, grossiers et informes, sont tout simplement des choses ridicules :

Ihre Bewegungen sind meistens komisch langweilig; es ist, als ob eine dicke alte Holländerin einen Hops machte; und wenn nun eine ganze Gesellschaft diese Bewegung wiederholt, so hat man Mühe, nicht laut zu lachen.¹⁰

Sicherer est même désagréablement impressionné par les rassemblements de moulins. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'il choisit la même image que nous avons vue employée chez Esquiros pour décrire la station de pompage Leeghwater :

Das sind abscheuliche Dinge und vornehmlich, wenn man ihrer zwei oder drei hinter einander vor sich hat, die im Gange sind. Dann nehmen sie sich gar häßlich aus. Dann meint man nicht anders, als man sehe einen riesenhaften vorweltlichen Polypen mit seinen Fangarmen toll in der Luft herumfuchteln.¹¹

Aux yeux de certains Allemands, les Pays-Bas manquent donc de poésie. Tout cela n'est cependant qu'une question de regard. Ainsi, Xavier Marmier voit jusque dans l'esprit combatif « cette persévérance à vaincre tous les obstacles, cette force de volonté qui maîtrise la nature », « une vraie et grande poésie ».¹² Un autre point de divergence franco-allemand montre que les Français sont plus prompts que les Allemands à dénicher les coins où se cache un peu de poésie. Les voyageurs de tous les pays se rendent à Haarlem, ville qui fait partie du parcours touristique obligatoire. Mais pour les Français, Haarlem est avant tout la ville des tulipes, et donc l'occasion d'évoquer plus ou moins longuement la tulipomanie qui fit rage en Hollande vers 1672 – et qui d'ailleurs n'épargna pas la France, ce qu'ignoraient superbement les récits français. Ce mouvement de spéculation, qui poussa les Néerlandais à dépenser des fortunes et parfois à se ruiner pour une tulipe, voire un simple bulbe, est en premier lieu l'occasion pour les Français de se moquer, mais quelques-uns donnent aussi une interprétation plus positive de

cet épisode en voyant dans cette passion pour une fleur la preuve que les Hollandais, si mesurés, voire calculateurs, ne sont pas dénués de poésie. Un des rares auteurs allemands chez qui nous avons trouvé quelques mots consacrés à la tulipomanie, Messmer, se joint à ces défenseurs de la poésie, estimant que la « Tulpenwuth » vaut tout de même mieux que la spéculation sur les actions de chemin de fer de son époque :

Wir finden das nun unbegreiflich thöricht, es ist aber dieselbe Sache, ja am Ende noch hübscher, mit einer Zwiebel, in der eine herrliche Blume steckt, zu spekulieren, als mit einem schmutzigen Stück Papier, das häufig auch nur von imaginärem Werthe ist.¹³

La plupart des voyageurs allemands passent toutefois la tulipomanie et les champs de fleurs sous silence, et quand ils sont à Haarlem, préfèrent une excursion au musée Teyler avec sa riche collection d'instruments scientifiques, notamment électriques. Les Allemands marquent d'ailleurs en règle générale un plus grand intérêt pour les collections et institutions scientifiques que pour les galeries de peinture prisées par les Français. Outre le musée de Haarlem, figurent souvent sur leur programme l'université de Leyde, la fabrique d'instruments physiques de Delft et la société Felix Meritis d'Amsterdam, qui a pour but de vulgariser et de faciliter l'accès des bourgeois à l'art et aux sciences, et que les Français ne considèrent en général que du point de vue architectural.

De leur côté, les Français sont fascinés par une particularité qui n'appartient pas à la vie matérielle : je veux parler des sirènes. Mi-femme, mi-poisson, créature mi-terrestre, mi-marine, c'est l'incarnation même des Pays-Bas. Les voyageurs français citent les légendes hollandaises de captures de sirènes, Alexandre Dumas en fait même un court roman déguisé en récit de voyage, et mieux encore, jusqu'en 1856 environ, le musée d'histoire naturelle de La Haye présente deux ou trois sirènes empaillées, que de nombreux touristes se pressent d'aller voir. Le montage de cire et de baudruche est assez manifeste et le charme bien loin, ce qui pousse Edmond Texier à parler d'« un monstre-saur comme [les] harengs »,¹⁴ mais pourtant, les Français sont poussés par l'envie de se laisser prendre à l'illusion poétique. Dans le domaine allemand en revanche, ces sottises ne font pas recette et il n'y a guère que Heine pour parler des Meernixen aux cheveux verts.

Le point à la fois culminant et central où s'exacerbent toutes les composantes de l'imaginaire des Pays-Bas, c'est le village de Broek, situé pas très loin

d'Amsterdam. Véritable piège à touristes, c'est la résidence de riches fermiers et de commerçants retirés. Broek fait l'objet des descriptions les plus fantastiques. Les maisons y sont peintes, tout comme les troncs des arbres. Les rues sont pavées de mosaïques, il est interdit d'y circuler autrement qu'à pied, interdit d'y cracher ; des enfants ramassent chaque feuille morte pour l'enterrer soigneusement. Les animaux ne sont pas autorisés à entrer dans le village. Les jardins sont remplis d'arbustes taillés, d'automates et de pagodes miniatures. Les habitants sont claquemurés dans leurs maisons : les étrangers n'y entrent que très rarement, et l'on raconte que même l'empereur a dû se déchausser pour avoir le droit de franchir un des seuils. Dans les étables, tout est aussi propre que dans un salon français, et les vaches ont la queue attachée au plafond pour ne pas la salir. Léon Gozlan pousse la fiction jusqu'à peupler le village exclusivement de millionnaires et attribuer aux vaches des sabots dorés et un ruban rose pour attacher la queue.

Tout ce merveilleux donne une impression de malaise, aux Allemands aussi bien qu'aux Français. Ce sommet de la propreté est un village mort, disent les uns, c'est le plus ennuyeux du monde, les autres. Niemeyer en fait « einen der Hauptsitze nordholländischer Sitten ». ¹⁵ Le village est en effet dans un certain sens représentatif de la Hollande tout entière, dont il est la caricature. Les Français le comparent presque sans exception à un décor en carton-pâte ou une boîte de joujou de Nuremberg, image qui revient aussi dans les textes allemands, où l'on trouve en plus la comparaison avec l'œuvre d'un pâtissier ou avec une *Schmuckkästchen*.

Passons en revue quelques composantes de cet imaginaire hollandais que Broek illustre en en rehaussant encore les tons. Il y a d'abord ce qui relève tout simplement du cliché. Ceux-ci sont souvent partagés par les Français et les Allemands. Ainsi, la propreté, principale caractéristique des Hollandais, et surtout des Hollandaises, qui n'ont de cesse de tout laver, de récurer, de frotter au point que cela devient une manie, voire une folie repoussante aux yeux des étrangers. Cette démesure dans la propreté, d'ailleurs souvent décrite avec beaucoup d'exagération, fait l'objet d'une explication scientifique, elle aussi partagée au-delà des frontières : c'est le climat humide et malsain des Pays-Bas qui l'impose. On constate aussi que cette hygiène ne s'étend pas à la personne des Hollandais. Qu'à cela ne tienne : ceux-ci sont protégés par les grandes quantités d'eau-de-vie qu'ils ingurgitent et par leur inséparable pipe. D'après les Allemands, même certaines femmes la fument, bien que le plus souvent en cachette. On peut ajouter à cela deux autres attributs fonctionnels emblématiques de la Hollande : crachoirs et chaufferettes.¹⁶

Rien ne se prête autant aux moqueries et aux clichés que le physique. Celui des Hollandais ne fait pas exception. Ce sont les Français les plus virulents : le Hollandais est le plus souvent décrit comme étant lourd, rougeaud, aux traits grossiers, voire marqué par la terre aquatique qu'il habite et par le climat. Il devient alors flasque, aqueux, son visage aussi inexpressif que celui d'un poisson. Un auteur anglais souvent cité, Samuel Beckford, parle de leur œil « huîtreux » (*oysterishness of eye*). Les femmes s'en tirent souvent un peu mieux, surtout lorsqu'elles sont jeunes. Avec leurs cheveux blonds et leur peau rose et blanche, elles évoquent alors les tableaux anciens et deviennent pour certains de véritables fantasmes. Leurs traits sont pourtant diminués par le manque d'expression de leur visage. Plus âgées, elles s'épaississent, à l'instar de l'hôtesse de l'auberge de la Vache Rouge chez Heine.

Les descriptions allemandes insistent davantage sur le côté sain et bien nourri, révélateur de la prospérité du peuple qui n'est soumis à aucun tyran. Heinrich Sanders, qui compare sur plusieurs pages Hollandais et Français – très peu à l'avantage de ces derniers, il faut le dire – leur donne des dimensions presque surhumaines :

In Holland bekommt man schöne grosse Menschen zu sehen. Nach Delft hatte ich einen Schiffskapitän, das war ein homo quadratus! Zwölf Pariser hätt'er wie Mücken weggeschleudert. Auch Weibspersonen findet man hier, wie Bäume so gross, und dabei starkgliedrig.¹⁷

Quel contraste avec les « homines effeminati, delicatuli, molles, graculi in Gallia »¹⁸ !

Autre cliché omniprésent qui concerne cette fois-ci le caractère : le flegme. Johann Georg Kohl parle de *Nationalphlegma*, alléguant que la nature des Hollandais est comme ses eaux : « ohne Leidenschaften, ohne Strudel und Katarakten »,¹⁹ et Johanna Schopenhauer va jusqu'à comparer les imperturbables paysans hollandais à des automates. Johann Friedrich Droysen attribue aux Hollandais toute une série de caractéristiques immédiatement liées à ce flegme : ils sont calmes, casaniers, et se contentent de peu, mais se distinguent aussi par un orgueil froid et par leur autosatisfaction. C'est au flegme, ce côté passif du caractère national, que les Pays-Bas doivent leur retard par rapport aux autres nations. Ils sont cependant capables d'en sortir à l'occasion, comme le note avec humour Heinrich Sanders :

Die Holländer können zum Theil ziemlich saufen, und fangen dann ein tolles Lärmen an. Selbst alte Männer nehmen die Flasche Brantwein in die Hand und singen anakreontische Lieder.²⁰

Les Français observant avec étonnement le déchaînement collectif que sont les kermesses étayent cette vision.

Une différence frappante entre Allemands et Français réside dans leur manière de traiter de l'actualité politique. Rappelons que les Pays-Bas sont plus ou moins sous domination française de 1795 à 1813. D'abord en tant qu'État vassal, ensuite comme royaume gouverné par le roi Louis Bonaparte, enfin comme partie intégrante de l'Empire. Dans la littérature de voyage française, il est extrêmement rare de trouver ne seraient-ce que des allusions à ce fait politique, aussi bien durant cette période qu'après. Sur Napoléon, le silence est total. La censure se serait évidemment opposée à toute publication critique, mais personne non plus ne semble avoir décrit ou seulement considéré les Pays-Bas comme un territoire français.

Les Allemands en revanche, évoquent la domination française, souvent en se montrant très critiques envers les Français, qu'ils n'apprécient pas beaucoup. Si Droysen décrit en 1802 les Hollandais comme « die eifrichsten Anhänger der französischen Republik », il précise bien avec quelque ironie : « so bleiben sie doch ihrem Charakter, wie ihrem Idole der Reinlichkeit treu. »²¹ Les autres voyageurs allemands sont encore plus catégoriques : la même année, Von Sierstorpf voit un arbre de la liberté desséché à Breda et note que la population y attend avec impatience le départ de la garnison française, et Niemeyer dédaignera une vingtaine d'années plus tard la visite à la pyramide élevée par Napoléon dans les environs d'Utrecht, qui n'est pour lui qu'un monument élevé à l'oppression d'un peuple libre.

Si les Français ne se prévalent pas de la domination de l'Empire, certains auteurs allemands oscillent entre leur admiration pour la soif de liberté et l'indépendance des Hollandais et des sentiments de patriotisme pangermaniste où c'est surtout le Rhin qui revêt une grande importance affective. On reproche aux Hollandais leur ingratitude et leur manque de respect envers *Vater Rhein*, à l'instar d'Alois Messmer qui écrit :

Dies Holland, das doch eigentlich nichts ist als ein angeschwemmtes Delta der Rheinmündungen (darauf gründete sich ja bekanntlich das Recht der napoleo-

nischen Occupation) handelt höchst undankbar an seinen Erzeuger, dass es ihn nicht nur in allerlei künstliche Banden legt, sondern ihm auch seinen mit Ehre getragenen Namen nimmt.²²

À son embouchure, en effet, le Rhin néerlandais se nomme Meuse. Regrets partagés par Kohl, qui estime que l'intégralité du cours d'eau devrait revenir à *Mutter Germania* et porter le nom de Rhin. Les Allemands devraient également avoir la jouissance totale de son embouchure.

Dans cette optique pangermaniste s'inscrit aussi l'attitude souvent adoptée vis-à-vis de la langue néerlandaise, qui est généralement méprisante. Soit on considère le néerlandais comme une dégénération de l'allemand, soit comme un dialecte du *Plattdeutsch*. Rares sont ceux qui comme Von Sierstorpff lui trouvent quelque beauté, les qualificatifs *Gurgeltöne* ou *Froschgequäke* restent majoritaires. Les Allemands ont en outre la ressource de s'amuser des faux amis tels que l'inscription « *twee maal bellen* » à côté d'un bouton de sonnette.²³ L'ouïe des Français bute elle aussi sur les sons gutturaux, mais l'incompréhension totale qui résulte de l'absence de parenté évidente entre les deux langues rend le jugement de valeur en quelque sorte inopérant.

Pour revenir à l'aspect des Pays-Bas dont Broek est l'expression hyperbolique, partout dans les récits de voyage allemands, il est question des grandes fenêtres aux carreaux réfléchissants, des portes qui ne servent que les jours de mariage, de baptême ou d'enterrement et qui ne s'ouvrent donc pas, la petite porte arrière restant quant à elle cachée aux étrangers. Il y a encore les portes tellement bien laquées qu'elles renvoient au visiteur son image, sans parler des miroirs de l'eau, et de l'emploi généralisé du marbre. Tout cela contribue à donner une image d'inhospitalité, ou comme l'exprime Messmer :

Das holländische Haus und Hauswesen wäre viel interessanter zu beobachten, aber man kann in Holland schwerer als irgendwo in das häusliche Heiligthum hineinschauen und muß sich mit einigen Schlüssen von Außen begnügen. Bei alle den Fenstern, die die Häuser am Stirn tragen, ist der Holländer doch ein sehr verschlossener Mensch, alles ist versperrt und verhängt.²⁴

Der Holländer polirt sein Haus, belegt es mit weichen Teppichen, heizt den zierlichen Kamin und macht alles höchst wohnlich – das ist alles aber nur für ihn und sein Nest, er versperrt Fenster und Thüren, läßt Niemand hinein und geht nicht

zu andern heraus, alles sieht klein und kleinlich und ungästlich aus, wie eine geschlossene Hand.²⁵

Tout à l'air petit : c'est aussi une des principales impressions des Français, comme le montre la persistance de l'image des joujoux de Nuremberg. Cette miniaturisation, image bachelardienne de l'intimité par excellence, rejoint l'idée d'inhospitalité, d'un accès refusé : comment en effet pénétrer dans un jouet ?

Les fenêtres réfléchissantes entrent dans la catégorie des images du miroir, ou plus généralement de la surface lisse et impénétrable. Celle-ci est aussi très présente dans le corpus français, et en particulier dans les évocations des tableaux de Rembrandt. Le tableau de genre montre au spectateur un monde idéal, paisible, presque toujours représenté en miniature d'ailleurs, qu'il lui est donné de regarder, mais auquel il ne peut accéder. Le cadre se fait frontière infranchissable. L'intimité recherchée bute une fois de plus sur un refus, une impossibilité.

Au-delà d'une image de la société hollandaise comme un vase clos, repliée sur elle-même, nous pouvons voir dans ces évocations d'une intimité recherchée mais inaccessible l'expression de ce que Margarete van Ackeren définit comme le second pôle du romantisme avec l'exotisme : l'amour du foyer. Les Pays-Bas représentent l'idéal d'une niche, un refuge, un petit espace de vie à taille humaine. Malheureusement, « *diese Welt der Genugsamen genügt sich selbst* »,²⁶ il n'y a pas de place dans cet autre, ce petit monde, pour l'étranger qui cherche ce que Jean Paul appelle « *das Vollglück in der Beschränkung* ». ²⁷

L'attrait des Pays-Bas tels que nous les avons décrits est limité pour les romantiques en quête d'exotisme et d'*Entgrenzung*, mais ce petit monde tantôt prosaïque, tantôt poétique convenait sans doute à ceux qui, mus peut-être par un désir de se préserver, cherchaient un espace de vie à leur mesure. Les images du miroir, des portes fermées, comme de la miniaturisation paraissent dénoter l'impossibilité de réaliser ce vœu d'intimité intemporelle. Cette frustration sera plus marquée encore à mesure que la révolution industrielle avancera et que la Hollande représentera de plus en plus le paradis perdu d'une existence préindustrielle.

Kim ANDRINGA

BIBLIOGRAPHIE

- Johann Friedrich DROYSEN : *Bemerkungen gesammelt auf einer Reise durch Holland und ein Theil Frankreichs im Sommer 1801*. Göttingen: Heinrich Dieterich, 1802.
- Maxime DU CAMP : *En Hollande, Lettres à un ami, suivies des catalogues des musées de Rotterdam, La Haye et Amsterdam*. Paris : Poulet-Malassis et De Broise, 1859.
- Alexandre DUMAS (père) : *Les mariages du père Olifus*. In : *Le Meneur de loups et autres récits fantastiques*. Paris : Omnibus, 2002.
- Alphonse ESQUIROS : *La Néerlande et la vie hollandaise*. Paris : Lévy Frères, 1859.
- Théophile GAUTIER : *Un Tour en Belgique et en Hollande*. Paris : L'École des loisirs, coll. L'École des lettres, 1997.
- Léon GOZLAN : *De Neuf Heures à minuit*. Paris : V. Lecou, 1852.
- Johann Georg KOHL : *Reisen in den Niederlanden*. Leipzig: Arnoldische Buchhandlung, 1850.
- J.A. KRUSE : « Schnabelewopski in Leiden oder Heine und die Niederlande, In: *Rose und Kartoffel. Ein Heinrich Heine-Symposium*. Éd. A.A. van den Braembussche et Ph. van Engelandorp Gastelaars. Amsterdam, Rodopi, 1988, pp.103-112.
- Xavier MARMIER : *En Amérique et en Europe*. Paris : Hachette, 1860.
- Alois MESSMER : *Reiseblätter gesammelt zwischen Venedig und Amsterdam* (Zweites Bändchen). Innsbruck: Verlag der Wagner'schen Buchhandlung, 1855.
- August Hermann NIEMEYER, *Beobachtungen auf Reisen in und außer Deutschland. Nebst Erinnerungen an denkwürdige Lebenserfahrungen und Zeitgenossen in den letzten fünfzig Jahren*. Halle: Buchhandlung des Waisenhauses, 1822.
- Heinrich SANDERS : *Beschreibung seiner Reisen durch Frankreich, die Niederlande, Holland, Deutschland und Italien; in Beziehung auf Menschenkenntnis, Industrie, Litteratur und Naturkunde insonderheit*. Leipzig: F.G. Jacobäer und Sohn, 1783.
- Johanna SCHOPENHAUER : *Erinnerungen von einer Reise in den Jahre 1803, 1804 und 1805*. Rudolfstadt: Verlag der Hof-, Buch- und Kunsthandlung, 1813-1814.
- Carl August SICHERER : *Lorelei. Plaudereien über Holland und seine Bewohner*. Leiden: A.W. Sijthoff, 1870.
- Edmond TEXIER : *Voyage pittoresque en Hollande et en Belgique*. Paris : Morizot, 1857.
- Georg VARRENTRAPP, *Tagebuch einer medizinischen Reise nach England, Holland und Belgien*. Frankfurt am Main: Franz Varrentrapp, 1839.
- Margarete VAN ACKEREN : *Das Niederlandebild im Strudel der deutschen romantischen Literatur: das Eigene und die Eigenheiten der Fremde*. Amsterdam: Rodopi, 1922.
- Caspar Heinrich VON SIERSTORPFF [Éd. anon.] : *Bemerkungen auf einer Reise durch die Niederlande nach Paris im elfften Jahre der großen Republik*. S.l.: s.n., 1804.
- Karl WOERMANN : *Kunst- und Naturskizzen aus Nord- und Süd-Europa. Ein Reise-Tagebuch*. Düsseldorf: L. Voß & Co, 1880.

NOTES

1. Von Sierstorppff, p.511.
2. Esquiros, t.1, p.45.
3. Messmer, t.2, p.273-274.
4. Gautier, p.124-125.
5. Kohl, t.2, p.163.
6. Messmer, t.2, p.279.
7. Messmer, t.2, p.349 et p.351.
8. Du Camp, p.7.
9. Droysen, p.62.
10. Messmer, t.2, p.276.
11. Sicherer, t.1, p.68.
12. Marmier, p.134.
13. Messmer, t.2, p.297.
14. Texier, p.94-95.
15. Niemeyer, t.3, p.138.
16. Les Allemands sont tous frappés par l'utilisation très répandue de deux instruments, que les Français ne citent guère. Pour les hommes, d'abord, ce sont ce que l'on appelle avec un mot savoureux que presque tous les auteurs reprennent, les *kwispedoortjes*, c'est-à-dire les crachoirs. Manie de la propreté oblige, il serait inconcevable en Hollande de cracher par terre, comme il n'était pas inhabituel de faire, même à l'intérieur des maisons. « Wer nur räuspert », affirme Von Sierstorppff, « dem kommt man mit einem Quispedortjen entgegen » (Sierstorppff, p.600). Heinrich Sanders signale par ailleurs qu'il a eu l'appétit coupé en constatant que le crachoir reste sur la table quand on mange, même en compagnie de femmes ou d'étrangers. Du côté des femmes, l'attribut indispensable est la chaffettere, remplie de tourbe incandescente pour garder les pieds au chaud. Ce spectacle produit un effet comique sur Johanna Schopenhauer qui écrit : « Es ist schwer nicht zu lachen, wenn man beim Eintritt in den Salon ein Duzend geputzter Damen in dieser brütenden Position sitzen sieht. » (Schopenhauer t.2, p.43.)
17. Sanders, t.1, p.485.
18. Sanders, t.1, p.473.
19. Kohl, t.2, p.267.
20. Sanders, t.1, p.605.

21. Droysen, p.97-98.
22. Messmer, t.2, p.271.
23. *Bellen* signifiait « aboyer » en allemand et « sonner » en néerlandais.
24. Messmer, t.2, p.288.
25. Messmer, t.2, p.369-370.
26. Van Ackeren, p.268.
27. Jean Paul, *Vorschule der Ästhetik* ; cité dans Van Ackeren, p.268.